



l'agir

Je ne suis pas des mieux placés pour parler des activités manuelles dans la mesure où à première vue ce n'est pas l'essentiel de ma pratique personnelle. C'est donc un peu embarrassant pour moi d'avoir à m'expliquer sur ce thème devant des gens qui ont une expérience et une pratique beaucoup plus larges que la mienne dans ce domaine. Je préfère donc me pla-

Poitiers, Toussaint 1971

... Une réunion d'instructeurs consacrée en grande partie à l'activité manuelle.

Ces journées se situaient dans un travail de recherche et de réflexion destiné à souligner le rôle et la portée des activités manuelles dans les stages, les centres de vacances, les différentes collectivités. Les Cemea ont toujours souligné l'importance de l'activité et la place qu'elle prend dans le développement de la personnalité.

Dans ce regroupement, un psychiatre, Tony Lainé alors responsable d'un service d'enfants à l'hôpital psychiatrique de Poitiers. Tony Lainé est aussi instructeur des Cemea. A ce titre, il connaît bien notre association avec laquelle il collabore depuis de nombreuses années.

Nous souhaitions avoir l'avis de quelqu'un travaillant dans un autre milieu que celui qui nous est habi-

cer sous l'angle d'une interrogation ou d'une série d'interrogations destinées à ouvrir un débat. Puisqu'il s'agit des problèmes de "l'agir", du "faire", des "activités manuelles", une première idée me vient à l'esprit ; nous sommes là en un lieu de rencontre entre, d'une part, un certain nombre de préoccupations, une partie de la vocation des Centres d'Entraîne-

tuel. Notre intention n'était pas de nous convaincre nous-mêmes mais de mieux saisir ce que l'activité manuelle peut apporter aux enfants et ceci sous des aspects, dans des directions, que notre formation ne nous a pas permis de connaître : le don de soi contenu dans une production, le rapport des choses dans l'espace, la dimension thérapeutique de l'activité, et bien d'autres "ouvertures" sur notre pratique...

Comme le dit lui-même Tony Lainé, notre formation devrait être collective, branchée sur la pratique et la réflexion permanente dans une situation d'équipe pluridisciplinaire. Cela nécessite qu'on en parle avec des gens qui viennent de partout, qui s'occupent d'enfants de toutes origines et que l'on se pose des questions à partir de faits concrets".

Jean BRUNETEAU

ment et, d'autre part, des aspects importants de la pratique et de la vocation des personnels psychiatriques. Parler ensemble sur l'agir, c'est aussi s'interroger pour savoir quelle est la place du personnel psychiatrique dans les Centres d'Entraînement ? Qu'est-ce qui explique que depuis vingt ans, les personnels psychiatriques qui sont confrontés aux problèmes de la

maladie mentale, du soin et d'un certain effort de réadaptation, se tournent vers les Cemea, leur demandent beaucoup de choses et travaillent effectivement avec eux ? Je crois que c'est parce que nous, qui travaillons dans les hôpitaux psychiatriques, et dans les services de santé mentale, nous sommes désireux de rompre avec une conception strictement médicale de la maladie mentale. Nous sommes insatisfaits parce que nous avons classiquement appris dans le domaine de la psychiatrie, par cet aspect de l'apprentissage qui nous a amené à considérer que tel et tel signe ajoutés nous permettent de poser le diagnostic de telle ou telle maladie.

Nous ne sommes pas satisfaits non plus parce que notre pratique devrait toucher de plus en plus près la réalité des besoins humains et la réalité des rapports de l'homme au monde. Or, la réalité des rapports de l'homme au monde commence par les rapports de l'homme aux objets, de l'homme aux choses, de l'homme à la nature qui l'entoure. C'est sans doute à partir de cette première réflexion que s'expliquent et se justifient l'intérêt et le désir que nous avons de travailler avec les Cemea.

Je pense en effet que les Cemea placent au centre de la formation de la personne, l'agir, le faire,



La réalité des rapports de l'homme au monde commence par les rapports de l'homme aux objets, de l'homme aux choses, de l'homme à la nature qui l'entoure.

c'est-à-dire une certaine tendance, une certaine manière d'être de l'homme dans le monde qui lui permet d'aller de plus en plus vers sa liberté, son autonomie, vers une certaine indépendance par rapport à la nature qui l'entoure. Je crois que l'on arrive mieux à comprendre ainsi pourquoi il existe depuis plus de vingt ans "un mariage" entre les Centres d'Entraînement et les Hôpitaux Psychiatriques.

J'en arrive maintenant à une réflexion sur la notion de travail. Et quand je parle activité manuelle, je parle aussi travail. Il me semble que cette notion a été profondément faussée et que notre tâche consiste finalement à y réfléchir, à la reprendre dans une pratique et pas seulement du point de vue théorique pour voir quelle est sa dimension profonde de réponse à des besoins humains authentiques.

La notion de travail a été profondément pervertie par l'histoire de l'exploitation de l'homme et en particulier par la valeur marchande qui a été conférée à la force de travail par la société du profit. Voilà une première idée qui méritera peut-être une discussion mais que l'on ne peut pas manquer d'énoncer dès le début d'une réflexion sur ce sujet.

Dans la mesure où notre société, la société capitaliste, a fait de la force du travail une valeur marchande, la notion même du travail humain a été gravement déviée de son sens premier, de son sens de facteur d'autonomie, de liberté. Elle est devenue quelque chose qui suscite une certaine angoisse, une certaine démission. Dès que l'on parle travail on est obligé de se référer à l'exploitation qui est faite du travail humain et qui évidemment le vide complètement de son sens par rapport au besoin humain de travail.

En outre, une autre perversion est la conséquence de la division du travail qui résulte des intérêts du grand capital et de la nécessité de réaliser le maximum de profit. On arrive par là à des formules de travail qui n'ont plus de sens. J'insiste sur le mot sens.

C'est un facteur de liberté que de savoir le sens que l'on doit donner au travail, de même qu'il faut savoir le sens que l'on doit donner

aux choses sur lesquelles on agit, aux choses que l'on produit. Or ce qui frappe dans le travail humain à l'heure actuelle, c'est que le travail produit par le labeur, par la peine des hommes est vidé de son sens par rapport aux besoins humains, mais par contre, prend un sens de plus en plus précis par rapport aux profits des grandes sociétés.

Je pense que dans les Centres d'Entraînement, dans la mesure où l'on aborde les questions de travail humain, les questions de l'action, de l'agir sur les objets et sur la nature, il est devenu absolument nécessaire de réfléchir à cette dimension politique du problème et de se poser la question : "Comment pouvons-nous donner un sens véritable au travail humain, en retrouver le sens fondamental par rapport aux besoins que l'homme a de se faire homme au travers de son action sur le monde ?"

A ce point de notre démarche, il est peut-être utile de réfléchir à la place du travail humain dans ce que l'on pourrait appeler l'homini-sation, c'est-à-dire dans l'évolution de l'homme, dans la manière que l'homme a eu, dans son histoire, de se prendre lui-même en charge, de se faire homme. A ce niveau, le travail, l'agir a certainement été l'un des facteurs fondamentaux de cette hominisation. L'homme s'est fait homme en établissant un cer-

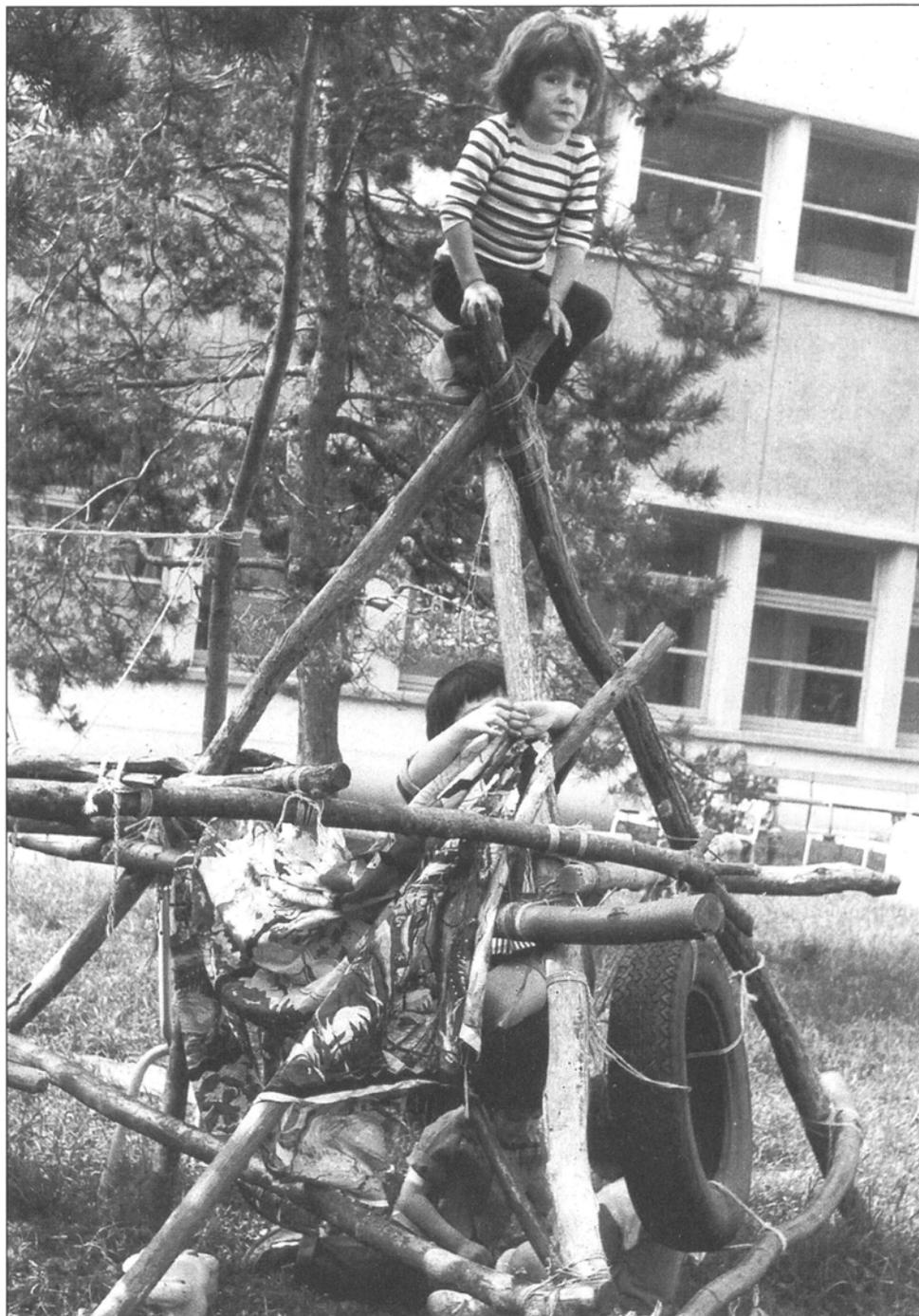
tain type de rapport avec le monde qui l'entoure et en particulier un rapport sous l'angle de travail, du faire, de l'agir sur la matière et sur la nature. Toute la dynamique de la formation de l'homme, des rapports sociaux qui sont en réalité la vie psychique de l'homme, toute l'accession au langage, donc à la culture, à cette dimension fondamentale et spécifique de l'espèce humaine, tout cela s'est articulé sur l'évolution, la naissance d'un certain type d'activité qui est le travail humain. Cela passe par le travail au sens d'une action personnelle sur le monde des choses, des objets, et au travers d'une évolution par degré, dans une prise de liberté toujours plus grande, par rapport aux exigences du milieu où l'individu se trouve.

Quand on examine le travail humain sous cet angle, on retrouve vite le sens que peuvent avoir les médiateurs, c'est-à-dire les instruments qui permettent à l'homme d'agir sur la nature. Puis on est obligé de s'intéresser aux échanges humains de toute nature, y compris les échanges verbaux qui sont des résultantes, des produits, des chaînons qui surviennent à la suite d'une première chaîne constituée par l'apparition de l'instrument du travail humain, de l'instrument de l'action de l'homme sur le monde. Dans l'évolution de l'homme, homme social,

ce qui réalise la véritable démarcation, la rupture radicale, c'est un certain nombre de situations spécifiques qui sont apparues dans l'espèce humaine. Des travaux scientifiques sont assez éloquents en cette matière ou tout au moins suggèrent un certain nombre d'hypothèses que l'on peut résumer comme suit.

La grande chance de l'homme ce serait d'avoir pu se mettre sur ses deux pieds, c'est-à-dire d'avoir pu libérer sa main. Celle-ci devient dès lors un organe très important, partie du corps libérée de certaines contingences comme celle de la marche. Cette libération de la main due à la station debout, donne à l'homme la possibilité de l'utiliser comme un instrument de préhension, d'action sur le monde.

Voilà comment peut être envisagée, dans une vision matérialiste, la différenciation entre l'homme et les animaux. La station debout chez l'homme a permis, d'une part la libération de la main pour une action sur le monde, d'autre part le développement du cerveau dans sa partie antérieure, laquelle supporte justement les centres qui vont jouer un rôle fondamental dans le développement de l'intelligence. Dans toute l'histoire de l'homme, la main apparaît comme un instrument premier, fondamental, qui va dicter tous les rapports de l'homme au monde, et en parti-



La grande chance de l'homme ce serait d'avoir pu se mettre sur ses deux pieds, c'est-à-dire d'avoir pu libérer sa main.

culier dans le sens de l'action du travail, du faire. Le premier sens que l'on reconnaît à la main c'est d'être un instrument pour satisfaire le besoin de nourriture.

L'homme très facilement forme avec elle une coupe dans laquelle il peut boire. Elle semble donc avoir un premier rapport avec la bouche. C'est aussi l'instrument premier de la cueillette, l'instrument premier d'une action qui vise à la satisfaction du besoin alimentaire.

De la fonction d'instrument permettant la satisfaction alimentaire de l'homme, la main va se constituer en médiateur relationnel très important en devenant le substitut du sein maternel dans le développement psychologique de l'enfant : l'enfant suce ses doigts, joue avec sa main qui constitue son premier substitut, lui permettant d'assouplir et de mieux contrôler ses rapports avec sa mère. La mère étant le personnage qui répond aux premiers besoins affectifs et alimentaires de l'enfant, la main deviendra vite pour lui un objet substitutif possible permettant la satisfaction des besoins tout en maintenant et en facilitant la relation extrêmement profonde avec la mère. On conçoit ainsi que la libération de la main nous permet d'acquérir une liberté et une autonomie de plus en plus grande aussi bien dans la vie affective que

dans la vie sociale. A partir de là vont se constituer un certain nombre de chaînons qui nous permettront d'évoluer plus encore.

Les premiers outils qui interviennent dans la vie de l'homme sont faits sur un modèle dont le but est de prolonger ce premier instrument qu'est la main. Dès qu'on en dispose, on peut mieux concevoir de le prolonger par le bâton, la lance, la bêche, les instruments agraires, des outils de plus en plus perfectionnés. Mais au terme de cette évolution apparaissent les machines qui vont perdre de plus en plus la trace de ce rapport premier de la main. On conçoit toute la théorie qui peut être développée à partir de la main, ce premier modèle, cet instrument primordial. Dans cette recherche par l'homme de moyens nouveaux pour agir sur le monde, on peut considérer que la main constitue le premier maillon de la chaîne qui va permettre les inventions suivantes et fournir à l'homme la possibilité de concevoir des instruments qu'il va façonner lui-même, qu'il va inventer. Ce qui est important, c'est qu'à partir de cette action sur le monde, à partir de cette libération de la main, qui fait naître la notion d'instrument, dans cette évolution vers des instruments nouveaux, vers un perfectionnement de l'action technique sur le monde et sur la nature, s'organisent et se développent

la faculté de conceptualisation, d'abstraction et le processus de pensée propice à l'espèce humaine. L'homme introduit dans ses rapports au monde extérieur l'invention, la recherche, le travail en tant qu'action sur le milieu et le travail intellectuel, à la recherche de techniques nouvelles lui permettant de se libérer de plus en plus de la nature et du monde qui l'entoure, et d'agir de plus en plus sur lui.

On peut aussi considérer que c'est à partir de cette liberté de mouvement, d'action sur le monde concret que se sont développés un certain nombre de situations, d'actions, d'instruments, de systèmes de plus en plus évolués, de plus en plus libres par rapport à des contingences étroites et que c'est dans ce mouvement que toute la vie psychique, toute la vie sociale de l'homme trouve en réalité sa naissance, son origine. Par conséquent, l'agir, le faire, l'action sur le monde semblent être les premiers maillons d'une chaîne qui va conduire l'homme à devenir un être avec une vie psychologique, des besoins de plus en plus transformés, de plus en plus sociaux, c'est-à-dire ce que nous sommes dans notre essence la plus profonde, la plus précieuse. J'en arrive à reprendre ce que je disais au début de cet exposé : il faut bien remarquer que dans une

telle évolution un certain nombre de distorsions sont intervenues, en particulier celle de la transformation du sens du travail de l'homme sous l'emprise d'une société qui perd la trace de l'homme et du travail humain comme facteur de l'hominisation ou plutôt qui s'est emparé du travail humain pour en faire le facteur fondamental de l'accroissement du profit.

Le développement de l'action de l'homme sur le monde a introduit dans sa vie les rapports sociaux, c'est-à-dire la substance de la vie psychologique. Cela a introduit aussi le langage qui signifie et identifie l'homme mais qui dépend aussi de ce premier agir, de cette première action, de cette première libération de la main dans le sens d'une action sur le monde. On sait que les centres nerveux du langage occupent une très grande surface de l'écorce cérébrale. Ils sont en étroite corrélation et situés à proximité des centres nerveux moteurs de la main eux-mêmes très développés. Il y a au niveau de la topographie centrale la traduction ou le reflet de ce qui s'est passé dans la genèse de l'homme en tant qu'être parlant et travaillant. L'homme au travail et l'homme dans le langage, ce sont deux chaînons qui sont absolument solidaires. L'un ne prend de sens sans l'autre. Ces deux activités sont spécifiques de l'homme, signifient l'homme, être

humain spécifique, et sont également des facteurs qui produisent l'homme en tant qu'être social.

Une seconde remarque maintenant, qui est tirée de la pratique psychiatrique. Je voudrais partir d'une idée de Piaget : le monde des choses constitue, dans le développement de l'enfant, la première phase des rapports de l'enfant à la réalité. Ce "monde des choses" essentiel au développement de l'enfant n'est pas simplement un monde dans lequel l'enfant se trouve confronté à des choses, où il regarde, où il perçoit des choses. Le stade du monde des choses, c'est un stade qui est centré sur l'action de l'enfant. C'est-à-dire que le premier rapport n'est pas conditionné à une rencontre permettant à l'enfant de voir, d'observer, ni même de percevoir par le tact. C'est un rapport qui doit être centré sur l'action propre de l'enfant, sur les choses, c'est-à-dire sur le faire, l'agir, la manipulation. C'est à partir de mouvements vers les choses et des mouvements qui visent à manipuler, à transformer, à combiner, à enchaîner les choses que le premier rapport de l'enfant au monde, moment essentiel dans son développement psychologique, va pouvoir se développer.

Dans l'optique ainsi définie, l'action propre est ce qui nous personnalise. C'est ainsi à partir d'une

action, que le réel va se construire, s'organiser dans la vie psychologique de l'enfant. A partir de cette action concrète, l'intelligence se développe puis est mise en oeuvre à son tour pour aider l'action. L'intelligence se développe comme une nécessité instrumentale dans cette action propre de l'enfant sur le monde des choses. Elle se structure avec l'installation dans la vie psychologique de l'enfant des grandes notions psychologiques comme l'espace. Pour pouvoir agir, il faut pouvoir concevoir les rapports des choses dans l'espace. C'est également le temps, le rythme, la succession, la causalité, c'est-à-dire les rapports qui enchaînent les différents phénomènes les uns aux autres. L'essentiel dans cette évolution, est que "c'est par l'action propre de l'enfant sur les choses que sa personnalité psychologique et intellectuelle se réalise".

Je voudrais ajouter une observation tirée de la pratique psychiatrique. Dans son action sur le monde, dans cette situation où l'enfant se trouve d'inventer, de faire, d'agir à partir d'objets, dans cette production qui va du simple au plus complexe et dont la production graphique, le dessin, ne doit pas être dissociée, si l'on veut bien lire les choses d'une manière attentive, on découvre que l'enfant met quelque chose de lui-même.

Une chose produite par un enfant n'est pas extérieure à cet enfant. Elle contient un peu de lui, elle a sa marque, plus que sa signature. Elle comporte quelque chose de lui-même dans le sens d'un don. L'objet fabriqué supporte, contient,

retient le don que l'enfant lui fait. Cela est évident dans les activités manuelles. Malheureusement, la signification de ce don de soi dans une production est perdue, dans le travail adulte actuel, travail industriel ou travail à la chaîne. Dans

cette situation actuelle, l'individu met de moins en moins de lui-même dans son travail, fort heureusement d'ailleurs : s'il mettait quelque chose de lui-même dans le travail à la chaîne, ce serait tout à fait dangereux. Mettre au contraire quelque chose de soi dans l'objet produit, comme l'enfant dans sa production personnelle, c'est mettre ou projeter dans cet objet son invention, son imagination, son phantasme. Il y a là une dimension psychologique absolument fondamentale. Dans la pratique psychiatrique par exemple, l'activité manuelle se pratique de deux manières. Une première manière consiste à attendre de l'enfant une production qui soit bien faite, qui soit conforme à un certain nombre de règles et qui réduise la part de l'invention, de l'imagination, et du phantasme. Autrement dit, c'est une manière de faire faire à l'enfant ce que l'on veut obtenir de lui. C'est une position technique qui n'aboutit à rien d'intéressant du point de vue du soin, car soigner ne veut rien dire si ce n'est permettre à l'enfant de vivre et d'exister en tant que sujet.

Par contre, dans les activités manuelles de l'enfant, il y a une autre manière de concevoir les choses. C'est mettre l'enfant en situation d'agir en suivant le cours de son propre besoin, de retrouver



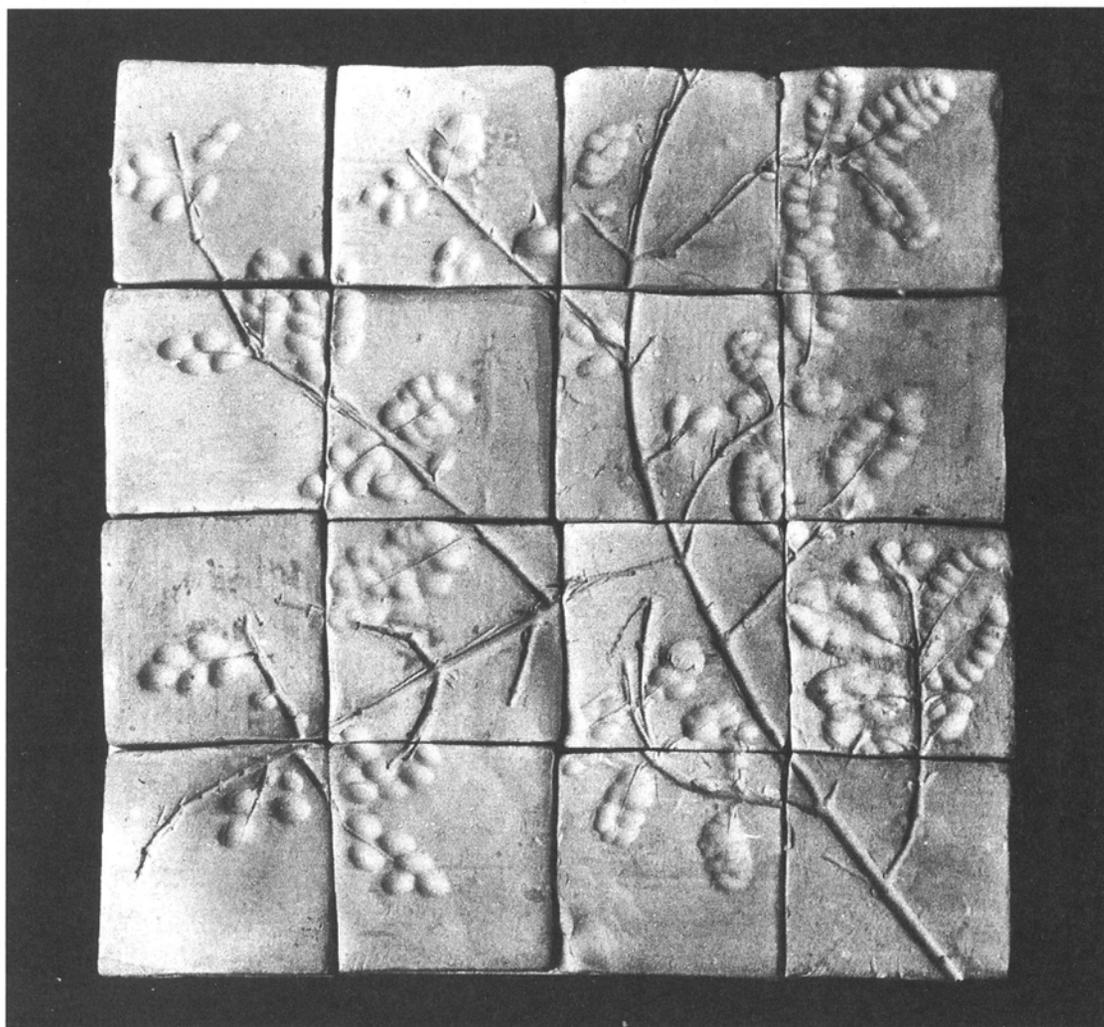
Dès qu'on en dispose, on peut mieux concevoir de le prolonger par le bâton, la lance, la bêche, les instruments agraires, des outils de plus en plus perfectionnés.

son besoin, de s'exprimer, de se faire comprendre et de donner là son imagination, son invention et son phantasme et qui à ce titre faisaient mal à l'enfant et le mettaient en danger. L'enfant malade n'est pas si étranger à l'enfant normal, il a des mécanismes psychologiques fondamentaux qui sont ceux de l'enfant normal mais qui pèsent plus ou moins dans un sens qui lui est douloureux. L'enfant psychotique a donc en lui un certain nombre d'images comme tous les enfants, celles de ses parents, des gens qui lui sont proches, de son entourage, de son histoire personnelle et ces images qui sont là dans sa tête ne sont pas de "bonnes images". Tout le problème se trouve là. Mauvaises images, cela ne veut pas dire que les gens qui répondent à ces images sont mauvais, mais que des circonstances diverses, des accidents, enfin une gamme de causes extrêmement complexes ont amené l'enfant à intérioriser dans sa vie profonde, dans sa vie phantasmatique des images dangereuses, qui lui font mal, qui le font souffrir. C'est ce qu'on appelle le "mauvais objet". L'enfant psychotique a intériorisé et ne peut intérioriser dans sa vie mentale, dans sa vie profonde que des mauvais objets. L'enfant normal a lui aussi des mauvais objets, mais il les extériorise pour ne garder que les bons

objets dans sa vie phantasmatique. A partir de là, il arrive à bien s'organiser. Mais dans l'histoire de l'enfant psychotique, il s'est passé quelque chose qui fait qu'il ne peut intérioriser que des mauvais objets. Alors, il souffre, il est dans une situation dramatique, de déchirement, de mort. C'est pour

cela que j'ai dit que soigner un enfant ce n'est pas le guérir au sens médical, c'est lui permettre de vivre et, pour lui permettre de vivre, il faut essayer de l'aider à éliminer ce qui est meurtrier en lui, ce qui le fait vivre dans une situation d'angoisse.

Chez l'enfant psychotique, l'objet



L'objet fabriqué supporte, contient, retient le don que l'enfant lui fait.

produit lui permet de projeter à l'extérieur, d'extérioriser les mauvais objets qu'il ne peut plus supporter en lui-même et de les contrôler en les rendant différents. Il les fait passer dans des circuits d'échange avec l'entourage, avec les thérapeutes par exemple.

Pour prendre un exemple plus précis : un enfant me fabrique un objet en pâte à modeler (je dis me fabrique car cela prend un sens particulier : il ne fabrique pas, il me fabrique, il fabrique pour moi). Sur cet objet, il projette ce qui vient de son imaginaire, de son phantasme qui est un mauvais objet intériorisé. Il le contrôle parce qu'il le fait, il le limite, il le maîtrise et il l'échange avec moi. Soit il me le jette à la figure et c'est moi qui supporte l'agression, ce n'est plus lui. Soit, il le détruit : on voit souvent des enfants malades qui fabriquent un objet et le détruisent aussitôt. Cela prend un sens extraordinaire dans la pratique du soin. S'ils le cassent ce n'est pas pour le plaisir de détruire, c'est parce qu'ils ont besoin de sacrifier ce mauvais objet pour le conjurer. Ils l'ont extériorisé et ils le conjurent. Et ne croyez pas que chez l'enfant normal les choses se passent tellement différemment. La seule différence c'est que l'enfant normal projette aussi le bon objet, de sorte que l'objet fourni peut rester et entrer dans des circuits

d'échange, dans des circuits de don par exemple. Quand un enfant projette son imagination dans un objet qu'il fabrique et quand il le donne, il y a là une démarche absolument fondamentale dans sa dynamique psychologique. Il établit avec vous un rapport dans lequel il s'est mis lui au niveau de ses mauvais ou ses bons objets. Mais accepter le don d'un enfant ou accepter qu'un objet entre dans un circuit où il est exposé, apprécié, exhibé, vendu, tout cela prend un sens, non par rapport à notre conception de la socialisation mais par rapport à la vie phantasmatique et imaginaire profonde de l'enfant. L'enfant est en train de régler un certain nombre de problèmes intérieurs, il est en train de satisfaire des besoins affectifs et des besoins phantasmatiques profonds. Voilà, il me semble, comment la production d'objets doit être repensée en fonction de cette projection, de cette extériorisation qui part de la vie phantasmatique de l'enfant et qui est dictée par elle. C'est en ce sens que je disais que l'enfant met quelque chose de lui-même dans les objets et qu'ainsi en faisant les objets il se fait lui-même, il règle quelque chose avec lui-même.

Ce qui complique encore les choses c'est que non seulement l'enfant projette sur les objets ses

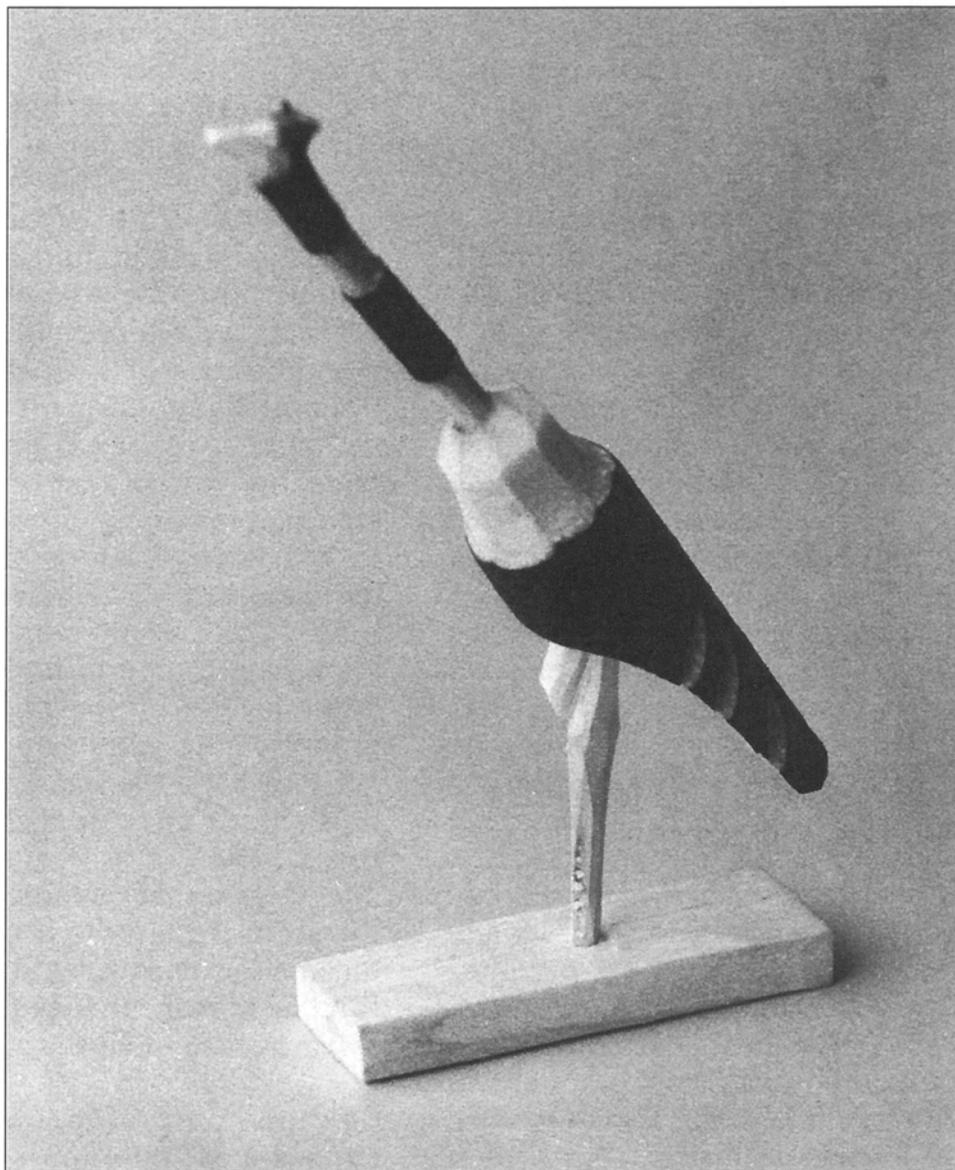
images intérieures, mais qu'il s'identifie en outre en partie à ce qu'il a projeté sur les objets. Le sort qu'il leur assigne, c'est le sort qu'il s'assigne à lui-même. A partir de là, vous comprenez que l'on est forcément un peu angoissé devant ce problème de la production d'objets chez l'enfant. Parce que la manière dont on répond à des productions infantiles, nous engage non pas au niveau d'un objet indépendant de l'enfant, mais nous engage en réalité au niveau de ce qu'il y a de plus profond et de plus sérieux, de plus grave, de plus essentiel chez l'enfant lui-même. Un adulte qui détruit un objet produit par un enfant, détruit également un peu de l'enfant. Si au cours d'une activité manuelle, par exemple, un enfant a fait quelque chose d'horrible, parce que c'est un enfant maladroit, mais qu'il l'a fait comme il le peut ; si l'adulte dit "c'est laid ce que tu as fait" et qu'il le détruit, il casse en même temps quelque chose d'essentiel chez l'enfant, un peu de l'enfant lui-même. C'est une castration à un niveau profond.

Autre remarque encore tirée de la pratique psychiatrique et toujours chez le jeune enfant. Dans la mesure où l'objet fabriqué, l'objet produit, contient un peu de l'enfant et lui permet d'agir sur cette partie de lui qu'il a mis dans

cet objet, celui-ci sert un peu de miroir à cet enfant. L'objet en retour, les productions de l'enfant lui permettent une action sur le monde, l'aident à élaborer l'image de lui-même, ce sentiment qu'il a de son propre corps, de se situer comme un individu dans son corps et de s'appartenir, autrement dit d'être sujet. Etre sujet, se sentir sujet, se sentir indépendant, se sentir soi-même, c'est d'abord se sentir dans son propre corps. Et ce sentiment est fondamental pour se sentir existant, sujet, et dans son désir. Or l'objet produit par l'enfant, ce mouvement d'extériorisation lui renvoie ensuite la possibilité de réintégrer les objets qu'il a fabriqués, qu'il a conjurés, qui ont été récupérés par l'adulte, qui ont été mis dans un certain nombre de circuits valorisants, dans des circuits signifiants. Tout cela renvoie à l'enfant une image de lui, un sentiment de lui qui lui permet d'évoluer dans la conscience, dans son propre corps. Cela lui permet de se sentir corps agissant : corps désirant, corps unique, autrement dit sujet. Et c'est une dimension absolument fondamentale. C'est à partir de l'agir, du faire sur le monde et sur les choses que nous élaborons également notre propre corps, autrement dit notre situation et notre conscience de sujet. Du point de vue de la relation affective, il est certain que

c'est à partir de l'objet manipulé et produit par l'enfant que quelque chose se passe de très important dans l'échange avec les adultes parce que le produit c'est en

même temps le donné, ce qu'on donne à voir de soi, mais aussi ce qu'on offre. Il y a dans l'objet produit par l'enfant un circuit absolument essentiel qui est le circuit de



L'objet produit par l'enfant l'aide à élaborer l'image de lui-même.

la communication, de l'accès au plaisir.

Excusez-moi de situer ma réflexion dans le champ de ma pratique psychiatrique avec des enfants, mais cette pratique n'est pas tellement étrangère à votre domaine de recherche. L'enfant psychotique ou l'enfant débile emprunte des voies qui sont un peu moins équilibrées dans ce domaine du bon et du mauvais objet, que celles de l'enfant normal, mais ce sont les mêmes mécanismes. Autrement dit, pour comprendre l'enfant normal, il faut comprendre aussi l'enfant malade. Les instructeurs des Centres d'Entraînement parvenus au terme d'une bonne formation devraient, je crois, tout aussi bien s'occuper d'enfants psychotiques que d'enfants dits normaux. Il n'y a pas de frontières. Du point de vue de ces mécanismes c'est la même chose. Quand on les a bien compris au niveau de l'enfant, on est capable de s'occuper des besoins de l'enfant quels qu'ils soient.

Pour reprendre mon expérience personnelle, les enfants psychotiques sont des enfants qui n'ont pas de contact avec les autres, qui sont emmurés ; il ne se passe rien, ils ne parlent pas, ils ne font rien, ils sont perdus dans leur rêve, dans une espèce d'activité intérieure, une activité destructrice parce que justement ce qui est en

eux ce sont de mauvais objets, des objets mortifères, qui portent la mort. Ils sont en état permanent de danger et ils s'enferment dedans. Alors, avec ces enfants-là on fait du travail manuel, on fait du dessin, on leur propose des situations où ils puissent s'extérioriser dans des activités produites. C'est un mode d'approche privilégié avec eux. En dehors de la production d'objets et de la production de peintures, de dessins, etc. il n'y a guère d'autre approche possible, on n'existe pas. Par contre, on existe beaucoup dans les situations de travail commun. Lorsque ces enfants évoluent, quand ils arrivent à un stade où l'on peut considérer qu'ils sont en train non pas de guérir mais de commencer à vivre, dans leurs dessins par exemple, dans leurs productions, ils ont tendance à représenter quelque chose qui a un sens par rapport à un événement que l'on a vécu ensemble et ils le donnent, le communiquent. C'est la communication du plaisir au travers de l'objet produit, de la chose produite, qui finalement marque l'introduction d'un enfant, jusqu'à présent emmuré, dans un processus de guérison. Cela fait mesurer combien cet échange au niveau de l'objet produit, à condition que l'on donne à l'enfant la possibilité de le produire, combien cet échange a de signification et de portée, du

point de vue du développement de la vie affective.

Quels sont alors les objectifs que l'on peut se fixer dans les activités avec les enfants.

Le premier objectif, c'est que l'on ne peut être éducateur sans d'abord tout faire pour comprendre les besoins des enfants. Cela m'apparaît radical. Je reviens à cette idée que j'ai énoncée au début : le travail humain a perdu son sens par rapport aux besoins de l'homme. On ne travaille pas parce qu'on a besoin de travailler au point de vue humain. On travaille parce qu'on a besoin de gagner sa vie. Il y a là quelque chose qui s'est profondément perdu dans le travail et qu'il importe de retrouver si on ne veut pas faire des activités une comédie ou la préparation d'enfants à devenir de futurs instruments de l'exploitation. Ce qu'ils vont faire ce n'est pas du rentable, c'est quelque chose d'eux-mêmes. Comprendre les besoins des enfants c'est très difficile mais c'est l'essentiel de la formation de l'éducateur : trouver quels sont les besoins à chaque moment, dans chaque geste, dans chaque situation, dans chaque objet produit. Cela nécessite une formation collective branchée sur la pratique et une réflexion permanente dans une situation d'équipe pluridisciplinaire. Cela nécessite

qu'on en parle avec des gens qui viennent de partout, qui s'occupent d'enfants de tous les côtés, et que l'on pose ces questions à partir de faits concrets. C'est pour cela qu'il n'y a pas de théorie pour vous dire comment comprendre les besoins des enfants. C'est à partir d'un champ pratique qu'on peut vraiment approfondir l'action. C'est ainsi que l'on doit toujours se situer au niveau de la permissivité et du choix de l'enfant. Il faut que le choix de l'enfant puisse se manifester, que l'on puisse le sentir, le déchiffrer du point de vue des activités. Il ne faut pas préconcevoir des activités figées, parce qu'à ce moment-là, c'est notre désir à nous, cela n'a rien à voir avec le désir de l'enfant. Il faut tenir compte évidemment et susciter la parole, les suggestions de l'enfant. Autrement dit, il ne faut jamais figer, ne jamais réduire un projet d'activité, sans qu'on ait au moins à un moment donné, réfléchi aux besoins des groupes d'enfants et de chaque enfant lui-même.

Dans les activités de l'enfant, il faut essayer de concevoir comme une chaîne. Il faut éviter de pratiquer une activité pour une activité, parce que c'est réduire le sens que l'action propre de l'enfant sur les objets, sur les choses, peut avoir, sens qui dépend justement de son inscription dans une chaîne. C'est

à dire qu'il faut imaginer que, dans des productions, les objets vont se faire et qu'ensuite les objets faits vont réintroduire un autre type d'activité ; par exemple une activité de jeu, ou une activité dont les résultats sont très simples mais qui entraînent l'utilisation de ces objets dans d'autres circuits correspondants aux besoins de l'enfant : le circuit du don, le circuit de la générosité, le circuit de la reprise de ces objets pour reproduire autre chose. Enfin, plus on inscrit un objet dans une chaîne, plus cet objet prend un sens par rapport aux besoins de l'enfant, à condition qu'on déchiffre quels sont les besoins de cet enfant. J'ai lu, dans une revue des Centres d'Entraînement un article qui va dans ce sens. Au cours d'un séjour de colonies de vacances on parlait de la naissance des activités. On a trouvé des roseaux. Ils ont commencé à les tailler. Un enfant a commencé à souffler dedans. Le moniteur a dit que l'on pouvait même faire des flûtes. Il fournit là une réponse branchée sur un besoin qui est en marche, dans une trajectoire. Ce n'est pas un besoin donné qui peut aboutir à une activité et se finir dans cette activité, mais c'est un besoin qui suivait toute une trajectoire et le moniteur suivait le besoin du groupe d'enfants, se plaçait dans sa trajectoire. Or, les enfants ont soufflé

dans le roseau, ça n'arrivait pas à faire du bruit ; le moniteur est arrivé pour fournir une réponse en disant "ça peut faire une flûte". Il intervient non pas pour suggérer mais pour fournir une réponse à un besoin. Et puis on a fait des flûtes. Et à partir des flûtes on a fait d'autres instruments, des tambours, des instruments en carton... Et puis les enfants ont dit "on va faire un orchestre". Et puis l'orchestre il fallait l'habiller, on a fait des habits... Une chaîne comme cela passe par des situations qui ne sont pas étrangères les unes aux autres mais où tout vient se mettre en place pour prendre et donner un sens, une réponse à des besoins : le besoin de s'exprimer par la musique, par le son, le besoin de se faire voir, de se grouper, de produire un son collectif, le besoin de rythme, le besoin du corps au travers d'un costume, enfin le besoin de la fête, du jeu, tous ces besoins infantiles que notre société, notre école pénurique tendent à réduire complètement.

Il y a là une situation dramatique : on fabrique des enfants inadaptés parce que ces besoins fondamentaux ne sont plus entendus. Ce qu'il faut retrouver ce sont les besoins de l'enfant. Dans une activité comme celle-ci qui est un exemple très concret et très simple, on sent émerger dans une

chaîne, dans une continuité toute la série des besoins fondamentaux de l'enfant, et le moniteur est là qui les déchiffre et qui répond. A mon avis, l'article que je cite est extraordinaire. Il y a là une multitu-

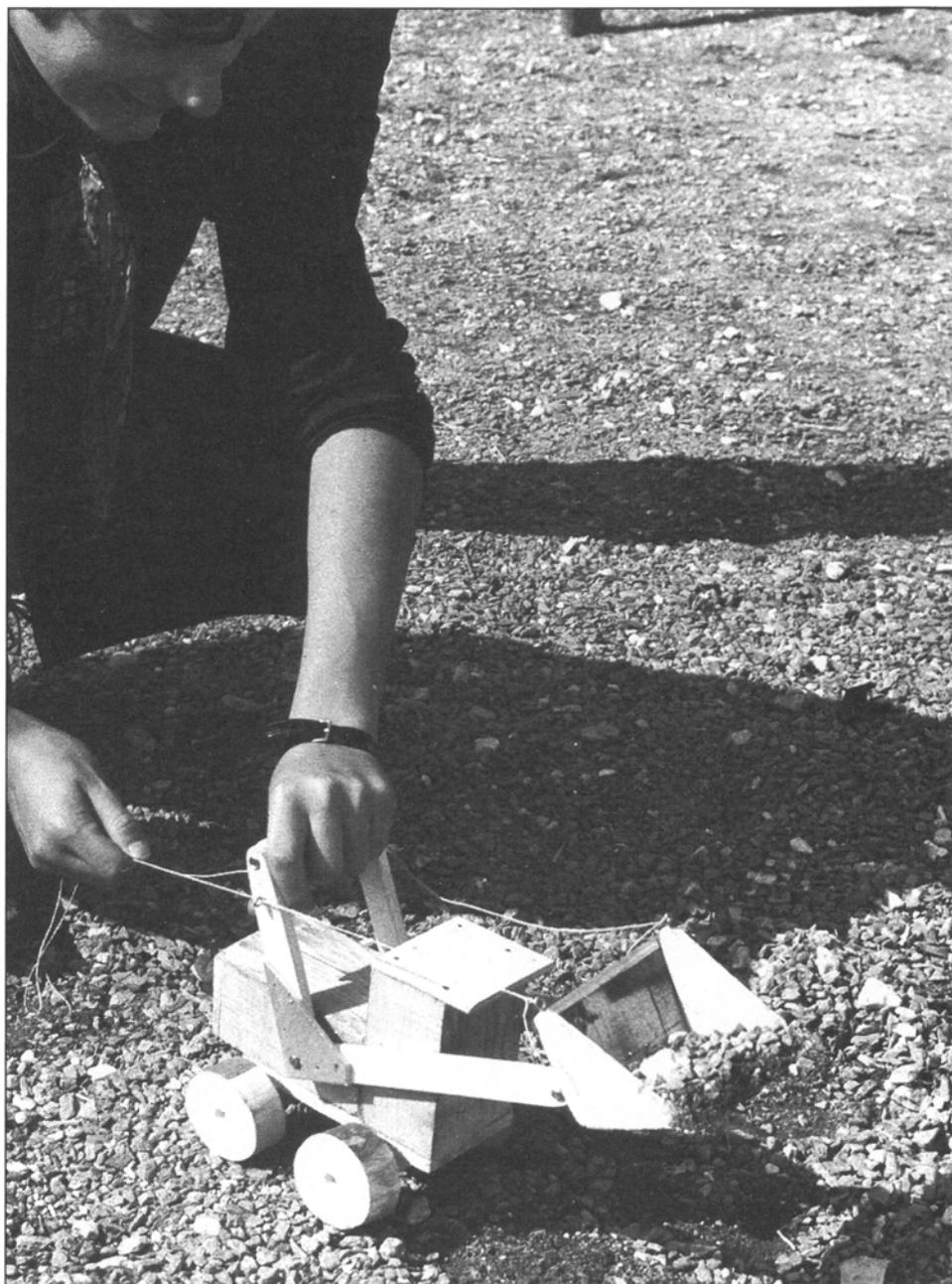
de de situations permettant des activités en chaîne où l'on déchiffre le besoin dans la continuité de son émergence et où le moniteur répond à ce besoin. Une activité permet aussi l'identifi-

cation sur deux modes : identification à l'objet lui-même, c'est-à-dire qu'on règle un compte avec cet objet dans la mesure où l'on a mis quelque chose de soi et du même coup, il faut être attentif aux productions de l'enfant ; identification par rapport à l'adulte parce que très souvent l'enfant a des besoins d'identification qui s'expriment dans ses productions. Il produit les choses qui lui permettent de jouer à avoir un statut d'adulte. Autrement dit l'image que lui donne l'adulte, c'est-à-dire nous, doit être une image suffisante, satisfaisante. Il y a là un problème très important quand on s'occupe d'activités manuelles. Il faut faire attention à ne pas reproduire le monde des adultes dans son actuelle surdité vis-à-vis des enfants. Ce n'est pas d'ailleurs la faute des adultes. Dans les réflexions théoriques sur les inadaptations on dit toujours "c'est la faute des adultes, de la télévision, etc., les parents ne s'occupent pas assez de leurs enfants". Cela ne veut rien dire du tout parce que s'il est vrai que les parents ne s'occupent pas assez de leurs enfants, c'est parce qu'ils ne le peuvent pas. Eux-mêmes sont prisonniers d'un type d'existence où il est hors de question qu'ils puissent s'occuper des enfants de façon satisfaisante. Dans les grandes concentrations urbaines, comment voulez-vous que les



Plus on inscrit un objet dans une chaîne, plus cet objet prend un sens par rapport aux besoins de l'enfant.

parents s'occupent des enfants ? Dans ses productions, dans ses activités manuelles, l'enfant joue toujours à s'identifier à quelque chose de l'adulte. Il faut donc d'abord que l'adulte lui offre une image qui soit, non pas repoussante, mais attirante, pour qu'il ait le désir de s'identifier à l'adulte. Dans une activité, c'est vous qui êtes l'image d'identification adulte. Il faut que vous fassiez preuve vous-même de perspective d'existence, d'une possibilité d'action sur les objets, sur les choses. Il faut être en bonne santé pour être une image d'identification correcte vis-à-vis de l'enfant ; c'est d'autant plus important dans la période actuelle que lorsque l'enfant rentre chez lui, il rencontre ses parents qui disent "je fais un travail stupide". Une majorité de gens pensent cela et c'est vrai. Vous comprenez qu'il y a un blocage pour l'enfant du point de vue de l'identification. Ce ne sont pas les parents qui sont responsables, mais c'est la condition d'existence des adultes qui ne permet pas actuellement aux enfants de s'identifier à eux. Chez les pédagogues c'est la même chose. Un grand nombre de pédagogues, et ils ont peut-être raison disent "quel métier de chien", comment avoir choisi cela ? C'est difficile d'être alors une image d'identification qui suscite vraiment le désir de l'enfant de devenir adulte.



Etre heureux dans les stages... Ce plaisir-là transporté au centre de vacances suscite le mouvement d'identification de l'enfant..

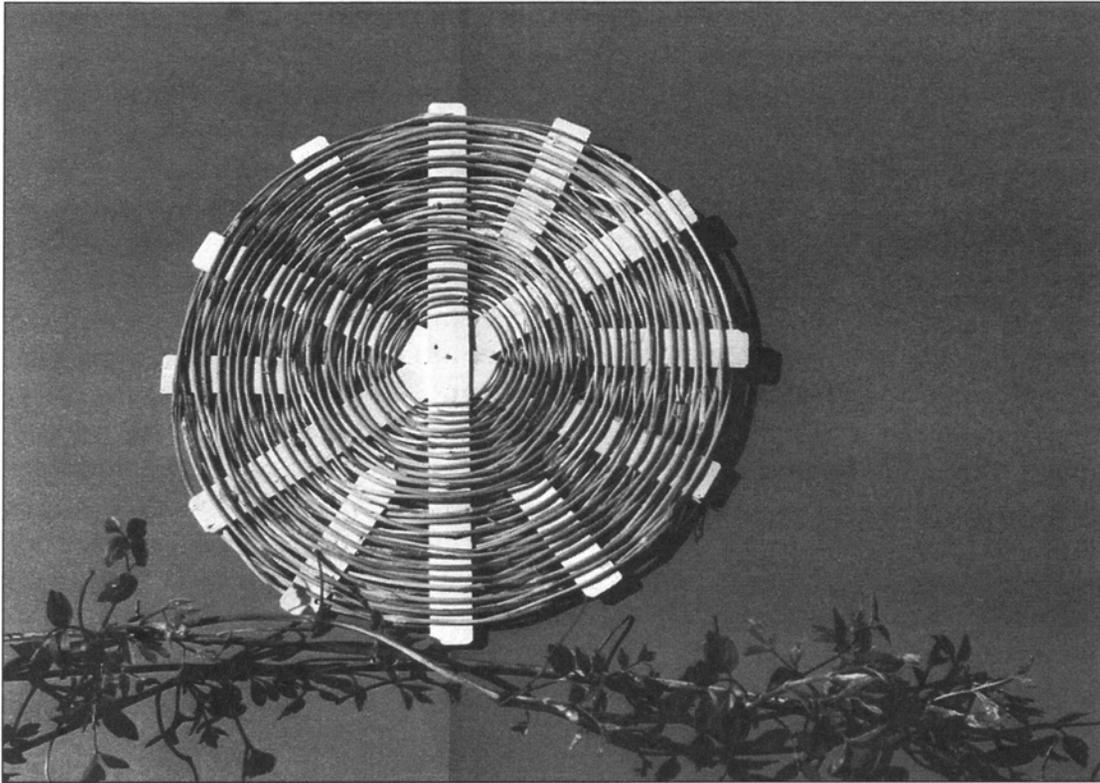
Les adultes offrent actuellement aux enfants des images de ce type, mais ce ne sont pas les adultes qui sont responsables. Ce sont les conditions du travail de l'adulte qui repoussent l'enfant dans son mouvement d'identification. Alors comment soigner ? Il faut absolument sauver les enfants dans cette activité, dans cet agir sur les choses. Il faut leur permettre d'évoluer et de se mobiliser dans le sens de perspectives et d'un désir d'identification vers l'adulte qui est là présent avec eux et qui doit constituer une image positive. Il y a là un problème d'une importance majeure que les Centres d'Entraînement doivent tenter de résoudre. Etre heureux dans les stages des Centres d'Entraînement, y trouver du plaisir, ce plaisir-là transporté au centre de vacances suscite le mouvement d'identification de l'enfant.

Les choix d'activités, les réponses proposées doivent toujours tenir compte des possibilités psychomotrices des enfants. Il faut tenir compte de leur âge, ne pas proposer des travaux qui les mettraient en échec, mais à l'inverse, il ne faut pas sous-estimer les possibilités des enfants dans le domaine de leurs productions. Ils sont capables de faire des choses extraordinaires, géniales. Il faut le savoir, et avoir le goût, le désir, de mettre l'enfant en situation de

fonctionner. Il faut toujours se placer au plus près de ses possibilités imaginatives et n'aborder la dimension technique que secondairement. Ceci est fondamental quand on mène une activité avec des enfants. Il y a une manière de faire qui dit : "Vous allez maintenant faire de la terre. Alors je vais vous expliquer un peu la technologie de la terre : la terre c'est comme ça, ça se manipule comme ça ...". La technique a priori, puis on commence. Si on fait cela, on crée des conditions de déperdition du besoin de l'enfant. On se retrouve dans le schéma de l'apprentissage du travail rentable autrement dit du travail industriel. Il faut faire l'inverse, ce qui ne signifie pas que la technique ne doive pas intervenir ; elle doit aider l'enfant à aller plus loin, à être plus épanoui, mais il faut qu'elle apparaisse secondairement, après qu'on ait mesuré le besoin et qu'on ait proposé une réponse au besoin. Il y a là une sorte de dialectique entre la technique du travail dans tous les domaines ; la lecture du besoin et la réponse au besoin de produire de l'enfant. Si on néglige cette articulation, on s'enferme dans le schéma, dans la définition du travail tel qu'il est, perverti par la période historique du capitalisme. Il faut essayer d'assainir cela. C'est le besoin d'abord. Ce n'est pas la

production mais la compréhension du besoin ; puis la réponse au besoin, où la technique intervient comme aide, comme instrument.

Dans la vie de l'enfant, on distingue toujours le travail et le jeu. On dit 2 heures pour travailler, 3/4 d'heure pour jouer. Le jeu, si on le met à part, ce n'est pas par hasard. Lorsqu'on dit "quand on joue, on joue ; quand on travaille, on travaille" on prononce une formule épouvantable, par rapport aux besoins de l'enfant. Dans les projets pédagogiques, cela veut dire que le jeu, c'est un cadeau que l'on fait. C'est un cadeau en plus, une prime de rendement. On retrouve toujours le schéma du travail dans la société du profit, le jeu c'est du temps perdu. Dans notre culture, même lorsqu'on s'en défend intellectuellement, on a trop souvent tendance à considérer que le jeu c'est du temps perdu et on fait la chasse au temps perdu. En réalité plus on distingue le travail et le jeu, plus on est amené à amenuiser ou à péjorer l'importance du jeu dans la vie de l'enfant. Le jeu et le travail, il faut que ce soit mêlé, que ce soit étroitement imbriqué parce que le jeu est au niveau du plaisir et de la production du fantasme, de la vie imaginative et le travail chez l'enfant doit avoir la même valeur, c'est la même chose. Il n'y a pas le jeu et le travail, il y a



Objet produit et circuit d'échange

le jeu et le travail ensemble. Il y a la dimension ludique, la dimension du jeu, la dimension phantasmatique dans le travail de l'enfant et en particulier dans les activités manuelles. Je crois qu'il faut faire très attention à cet aspect pour éviter une différenciation trop stricte entre les deux ; sinon cette distinction nous amène à nous placer dans une situation de préparation des enfants à jouer un rôle, à être les instruments de l'exploitation. Au travailleur, on dit : il y a le travail et les loisirs, et les loisirs ça se réduit. C'est normal puisque ça ne rend pas. Cette dichotomie entre

les différents aspects de la vie humaine doit être évacuée de la vie des enfants.

Dans les activités manuelles, il faut donner du sens, donner un sens aux productions, aux objets, aux activités, aux gestes, aux situations. Une des conséquences de l'infiltration idéologique pernicieuse de notre société, c'est que le sens des objets, le sens du travail, le sens des choses et des situations est de plus en plus vidé, perdu. Donner un sens, c'est une expérience capitale, et pas seulement pour les enfants, mais pour

nous aussi. C'est une source de plaisir sans cesse renouvelée. Donner un sens, c'est d'abord donner un sens par la parole : il faut parler des choses, articuler la parole avec l'activité. Il faut en parler pour que le langage vienne s'accrocher avec la chose, pour lui donner une signification. Mais je crois aussi que c'est un problème d'oeil, c'est un problème d'innovation, d'invention. C'est la période du surréalisme qui a brutalement révélé dans l'ordre de la culture l'importance du sens et de l'invention. Son enseignement majeur a été de proposer que l'on regarde les choses, le monde, avec un oeil neuf dans une situation insolite, dans un circuit social, dans un circuit de langage qui est insolite. L'objet redevient alors extraordinaire, prend un sens nouveau, sollicite l'intérêt et le plaisir, devient le produit d'une renaissance. Dans les activités manuelles, dans cette

*Il n'y a pas le jeu et le travail mais
le jeu et le travail ensemble.*

activité, dans cette production des objets les plus usuels qui ont été vidés de leur sens, qui ont acquis un usage très social, sans du tout se limiter à l'objet d'art, à l'objet qui est pourvu d'une valeur esthétique a priori, la chose faite apparaît dans une situation neuve. Je crois que cet enseignement-là qui consiste à redonner un sens aux choses matérielles, au travail de l'homme et à la production des choses, doit nous inspirer d'une manière absolument essentielle dans tout ce que nous entreprenons au niveau des activités manuelles, au niveau de l'animation des groupes d'enfants dans cet agir, dans cette production des choses, comme d'eux-mêmes.

Docteur TONY LAINÉ

